

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

PREMIERE ANNEE.	Paraissant le JEUDI.	NUMERO 20.
ABONNEMENTS.	2 CENTS LE NUMERO.	ADMINISTRATION ET REDACTION: 32 RUE BONSECOURS Bolle 1359, Bureau de Poste, Montréal.
Un an \$ 1.00 Six mois 50 Trois mois 25		

MONTREAL, 15 SEPTEMBRE 1881.

PHAROLD LE BOHEMIEN.

XIX

(Suite)

Cependant le baron n'avait pas lâché prise. La fureur et la haine l'avaient rendu insensible à l'atroce douleur qui lui déchirait les reins. Il résistait avec un acharnement désespéré.

Il y eut alors, pendant quelques secondes, entre ce moribond et ce vieillard exaspéré par la peur une lutte horrible et d'un emportement sauvage. La figure du baron d'Escoublac n'avait plus rien d'humain. Ses yeux étincelaient d'une haine si menaçante qu'ils semblaient sortir de leurs orbites; il grinçait des dents et une écume sanglante tachait ses lèvres.

Entin la douleur l'emporta. Un cri déchirant lui échappa; sa main, détendue, lâcha prise, et il retomba livide,

presque inanimé, sur sa couche. Le comte, dans un aveugle transport de rage, l'y avait rejeté d'un mouvement plein de violence et l'y tenait cloué avec une force irrésistible.



A l'arrivée de Pharold, deux bohémiens parurent. (Page 203, col. 2.)

—Laissez-moi, d'Erbray! cria le mourant d'une voix éteinte, laissez-moi, vous me briser!.. Lâche! ajouta-t-il, exaspéré par la douleur, voulez-vous donc m'assassiner, moi aussi!

Le compte, rappelé à lui-même par ce cri navrant, abandonna le baron. Il recula d'un pas, épouvanté de ce qu'il venait de faire, et il alla tomber, épuisé et éperdu, sur un fauteuil. Le baron s'était évanoui. Un instant, il crut l'avoir tué, et une sueur froide perla sur son front, une sueur d'angoisse et de remords.

Mais le mourant rouvrit bientôt les yeux. Un instant il s'agita sur son lit, cherchant à se redresser: il n'y put réussir. La lutte atroce dans laquelle il venait de succomber avait brisé ses forces,

Il était à la merci du comte.

Alors toute sa colère tomba et fit place à un affreux désespoir. Il sentait la mort envahir lentement ses membres para-

lysés, et cette agonie solitaire, où pas une parole de consolation et de pardon n'allait être prononcée, glaçait son âme d'épouvante et l'ouvrait enfin au repentir.

—Ayez pitié de moi, d'Erbray ! dit-il d'une voix suppliante. Je vais mourir vous le voyez, ne me laissez pas mourir ainsi ! Envoyez chercher le prêtre, si vous ne l'avez pas fait ! Hâtez du moins sa venue... Que pouvez-vous craindre ? Que je vous trahisse ? Mais je le voudrais que je ne le pourrais pas ! Avant que j'aie le temps de me retracter, la mort aura fermé me lèvres. D'ailleurs je ne le ferai pas, je vous le jure !.. Mais tout ce que je demande, c'est le pardon du prêtre et celui de Dieu ! Mon repentir trouvera peut-être grâce à leurs yeux pour ma faiblesse... Allez, d'Erbray, je vous en supplie. Vous ne pouvez me refuser cela, à moi qui ai donné ma vie pour vous !... Pourquoi ne me répondez-vous pas ? Vous ne le voulez pas ... Oh ! mon Dieu, mourir ainsi, quel supplice ! ajouta-t-il en se tordant les mains avec désespoir.

Malgré son égoïsme et ses crimes, le comte n'avait point le cœur fermé à toute pitié. L'âme la plus dure n'eût pu d'ailleurs demeurer insensible en face de ces supplications d'un mourant. Mais la crainte parlait en lui plus haut que la pitié, et bien que tout son être frémit de la contrainte qu'il s'imposait et se révoltât contre elle, il resta muet et en apparence impassible.

—D'Erbray ! s'écria tout à coup le mourant, effrayé du silence et de l'attitude du comte, écoutez-moi ! J'étais fou tout à l'heure. Cette brusque révélation à laquelle j'étais si loin de m'attendre, m'avait transporté de colère et de désespoir. Maintenant je suis résigné. Toutes les conditions qu'il vous plaira de m'imposer, je les accepte d'avance ! Mais ne me refusez pas ce que je vous demande. Ne soyez pas dur et cruel à plaisir !... D'Erbray, prenez garde ! ajouta-t-il après un silence qui fut horrible. Les prières des mourants sont sacrées, et Dieu punit ceux qui les foulent aux pieds !

Puis, son désespoir se changeant soudain en fureur.

—Vous ne voulez pas ? reprit-il d'un air sombre. Non !... Eh bien ! que les conséquences de ce qui va arriver retombent sur vous !

Et se soulevant avec effort.

—Docteur ! cria-t-il d'une voix à laquelle la colère rendit une force et une énergie momentanées. Docteur !

Le comte bondit de son siège, et devint livide. Il avait entendu dans l'antichambre les pas du médecin qui revenait après s'être éloigné un instant. Il craignit que la voix du baron ne fût arrivée jusqu'à lui, et prenant soudain un parti désespéré.

—Docteur ! cria-t-il lui-même en se précipitant vers la porte.

—Qu'y a-t-il, monsieur le comte ? demanda le chirurgien en accourant.

—Voyez ! dit le vicillard en lui montrant d'une main tremblante le moribond qui s'était dressé sur sa couche, en proie à une exaltation qui pouvait à bon droit passer pour du délire.

Un éclair de joie avait traversé les yeux du baron à la vue du chirurgien, et donné à son visage, déjà envahi par les ombres de la mort, une horrible expression de triomphe. Il étendit le bras vers le comte, et sa bouche s'entr'ouvrit pour parler. Mais une contraction d'agonie étreignit sa gorge et y

étrangla sa voix. Pendant quelques secondes, il demeura ainsi dressé sur son séant, tenant le comte palpitant et courbé sous son regard.

Puis soudain il retomba sur sa couche comme une masse inerte. Il était mort.

—Ah ! quelle affreuse agonie, docteur ! s'écria le comte en s'affaissant sur un fauteuil lorsque le chirurgien lui annonça cette nouvelle qui l'émut à peine, tant il était épuisé.

Et voyant entrer le recteur de la paroisse, qui mandé avec intention au dernier instant, n'avait pu, malgré son zèle, triompher de ce mauvais vouloir.

—Vous arrivez trop tard, monsieur le recteur, dit-il d'un air attristé. Mon pauvre ami n'est plus. Mais sa dernière parole a été pour vous demander, et il est mort en manifestant les plus vifs sentiments de repentir.

—Dieu le juge maintenant, et il lui en tiendra compte, répondit le prêtre en lançant au vieillard un regard sévère et plein de pensées qui lui prouva qu'il n'était pas dupe.

Et s'agenouillant auprès du cadavre, il se mit à réciter les prières des morts.

Le comte demeura un instant dans son fauteuil, comme anéanti. Puis, incapable de supporter plus longtemps le spectacle qu'il avait sous les yeux, il se leva brusquement et s'enfuit, l'âme bouleversée par mille sentiments contradictoires.

XX

Pharold, après avoir brusquement quitté le colonel d'Availles, ne s'était point arrêté dans le petit bois voisin du château. Il l'avait traversé à la hâte, et se jetant ensuite dans la campagne, il avait pris en droite ligne et à travers champs le chemin de la forêt de Montbrun.

Tant qu'il en fut éloigné, il marcha d'un pas rapide et sans prendre aucune précaution. Il se fiait, pour dissimuler son passage, sur la nuit qui l'enveloppait, et pour l'avertir des dangers, s'il en devait courir, sur la finesse de ses gens toujours en éveil.

Mais en approchant de la lisière des bois, il changea insensiblement d'allures et de conduite. Son pas se ralentit ; il n'avança plus qu'en suivant mille détours, et en cherchant soigneusement l'abri des haies ou des bouquets d'arbres qu'il rencontrait sur sa route, et lorsqu'enfin il distingua, à cinquante pas devant lui, un des hommes placés en faction aux issues de la forêt, il s'arrêta pour reconnaître le terrain et s'orienter.

Ces hommes avaient été postés de telle façon que chacun d'eux pouvait facilement apercevoir, à sa droite et à sa gauche, ses deux compagnons les plus proches, et que pour les appeler à son aide, il suffisait d'un coup de sifflet qui, transmis de l'un à l'autre, pouvait en outre, en quelques minutes, réunir une dizaine de personnes sur un point donné. Aussi, en plein jour, était il presque impossible qu'un homme franchît ce cordon de sentinelles, et si, pendant la nuit, il y pouvait plus facilement réussir, une bande aussi nombreuse que la tribu bohémienne ne l'eût pu du moins sans donner l'éveil.

Malheureusement pour Pharold, la lune brillait alors d'un si vif éclat, que, sur la lisière qu'il voulait franchir, il faisait clair comme en plein jour. Cependant il ne se découragea pas.

A quelques pas de la haie, derrière laquelle il s'abritait, s'en trouvait une autre descendant en droite ligne sur la forêt, et s'arrêtant sur le bord d'un fossé dont le talus était celui même du bois.

Il la gagna et s'en couvrit pour atteindre le fossé. Mais le fossé lui-même était à découvert, et à dix pas de là, Jacques Morin, adossé au tronc d'un chêne, faisait bonne garde. Il était impossible, si vivement qu'on traversât ce pas dangereux, d'échapper à son regard.

Pharold, courbé derrière le dernier buisson de la haie, sur le bord même du fossé, épiait attentivement le garde. Bientôt il vit ses yeux, jusqu'alors dirigés de son côté, se tourner vers la campagne. Aussitôt il se coucha sur le sol, et se glissa, avec une agilité et une dextérité infinies, au milieu des broussailles qui tapissaient le fossé.

Le mouvement du garde avait à peine duré quelques secondes. Son regard s'était brusquement rabattu sur la lisière du bois, ramené peut-être dans cette direction par le léger frémissement qu'avait produit le passage du bohémien au milieu des épines. Mais Pharold s'était déjà coulé comme une coulèuvre au fond du fossé.

Pendant une minute ou deux, il y demeura tapi sous un épais lais de ronces, sans que rien, sauf l'oscillation presque insensible de deux ou trois branches folles y trahit sa présence. Puis il s'éloigna lentement du garde en rampant avec des précautions telles, que le bruit de sa marche se perdait dans le murmure de la brise au milieu des feuilles.

Une touffe de genêt qui balançait ses quenouilles dorées sur la pente du fossé, à quelques pas de là, était le but de ses efforts. Arrivé à son pied, il se hissa jusqu'au sommet du talus, en s'aidant des herbes qui le tapissaient, et du sommet il se laissa rouler dans l'intérieur du bois.

Quelques secondes plus tard, il était debout au milieu d'un fourré et hors de la vue de Jacques Morin. Tant qu'il fut possible que le bruit de sa marche parvint aux oreilles du garde, il avança avec prudence. Mais lorsque ce danger ne lui parut plus à craindre, il sauta dans une allée, et gagna en courant un sentier, connu de lui seul peut-être, et conduisant au souterrain où il avait envoyé ses compagnons. Moins d'un quart d'heure après, il arrivait au terme de sa course.

Il se trouvait au cœur même de la forêt et dans sa partie la plus sauvage, au milieu de taillis si épais, que ni chasseurs ni gardes n'y pénétraient jamais. Là, dans un sol inégal et tourmenté, le cours continu des eaux avait creusé, au milieu de roches à pic, un étroit et profond ravin où l'hiver elles se précipitaient avec le fracas d'un torrent, tandis que l'été, réduites aux proportions d'un mince ruisseau, elles entretenaient par leur fraîcheur, sur le flanc des roches, toute une végétation d'herbes folles et de plantes parasites.

Au fond de ce ravin et au-dessus du niveau le plus élevé des eaux, se trouvait un souterrain creusé par la main de l'homme, et ayant très-probablement, aux mauvais jours de la féodalité, servi de retraite à des serfs fugitifs.

Habilement dissimulée sous une roche, son entrée était en outre couverte d'un voile mobile, mais si épais, de ronces pendantes et de plantes grimpanes, que, pour l'apercevoir, il fallait le connaître. Aussi son existence, bien qu'il fût de loin en

loin visité par quelque braconnier harcélé de trop près, était-elle généralement ignorée, même des habitants du pays.

A l'arrivée de Pharold sur le bord du ravin, deux bohémiens tapis dans l'herbe levèrent la tête avec précaution. Puis ils reprirent sans mot dire, leur position première en reconnaissant leur chef, et ils le laissèrent s'engager dans le sentier qui donnait accès au souterrain.

Malgré l'heure avancée déjà, et bien que, par prudence, aucun feu ne fût allumé, la plupart des bohémiens étaient encore debout. Epars par groupes, au fond de la gorge, ils semblaient même causer avec une animation qui frappa Pharold.

Mais à peine eut-il paru, que toute conversation cessa comme par enchantement, et chacun s'avança d'un air empressé à sa rencontre. Léna, avait été l'une des premières à l'apercevoir; elle se jeta dans ses bras, en poussant un cri de joie, et bien que la tendresse qu'elle lui montrait fut bien plutôt celle d'un enfant envers son père que d'une femme envers son mari, il parut vivement touché de cet élan d'affection, trop spontané pour n'être pas sincère.

Cependant il resta maître de lui-même, et bien qu'il lut dans les yeux de la jeune femme et dans ceux du groupe pressé autour de lui une ardente curiosité, il ne fit pas mine de s'en apercevoir. Il adressa deux ou trois questions à Brun sur ce qui s'était passé en son absence, et en ayant obtenu des réponses satisfaisantes, il se contenta de dire que, puisque la tribu était en sûreté, il allait immédiatement repartir, une affaire impérieuse, et qui sans doute le retiendrait absent jusqu'au jours, l'appelant dans une autre partie du pays.

Déçus dans leur curiosité, les bohémiens échangèrent des regards chargés d'un désappointement d'autant plus vif qu'ils n'osaient l'exprimer autrement. Mais la mère Gay, malgré la leçon récente qu'elle avait reçue, n'était pas femme à tenir sa langue en bride.

—Vous êtes bien mystérieux ce soir, Pharold, dit elle avec un ricanement moqueur, et si j'étais à la place de Léna, je ne serais pas si tranquille que cela, et j'en voudrais savoir plus long. Mais je n'y suis pas, et vos affaires ne me regardent point. J'espère cependant que vous allez vous occuper du pauvre Guillaume?

—Oh! oui, Pharold, dit Léna en rougissant, et je pense...

Mais elle s'arrêta, craignant sans doute d'adresser une question indiscrette.

—Que pensez-vous, Léna? demanda froidement Pharold en regardant la jeune femme.

—Que vous avez sans doute trouvé déjà un moyen de le sauver, répondit-elle avec embarras.

Et baissant les yeux sous le regard sévère et interrogateur de son mari, elle n'eut pas la force de continuer, et se retira toute confuse, à l'écart.

—C'est notre pensée à tous, Pharold, dit alors un des hommes qui avaient suivi Pierre. Il n'a pas même cédé, comme nous, à l'entraîner d'un mauvais conseil, car nous l'avons emmené malgré lui, et il serait bien dur qu'il fût victime d'une faute qu'il n'a pas commise.

—Tout ce que je pouvais, je l'ai fait, et inutilement, répondit Pharold. Nos ennemis sont trop sur leurs gardes pour qu'il soit possible de rien entreprendre en sa faveur. J'ai passé une partie de la journée à rôder autour du château sans trou-

ver une occasion d'en approcher. Un seul moyen aurait chance de succès ; ce serait, lorsqu'on le conduira à Derval, de l'enlever de vive force. Mais il sera sans doute sous bonne escorte, et je ne puis, pour le salut d'un seul, exposer à de pareils risques les plus braves de la tribu. Je ne dis pas pour cela que je l'abandonne ; mais il faut attendre.

—Et pendant que nous attendons, on nous le pendra sans miséricorde, comme tant d'autres qui n'étaient pas plus coupables que lui, répliqua la mère Gay. Vous n'êtes pas aujourd'hui dans vos bons jours, Pharold ; autrement vous auriez vu que, sans recourir à la force, il y avait moyen de faire quelque chose. Il paraît que le pauvre enfant est enfermé dans la prison du château....

—Il paraît ! interrompit vivement Pharold. Comment le savez-vous donc ?

La vieille femme fit un grimace en voyant qu'elle s'était avancée trop loin, et les autres bohémiciens baissèrent la tête d'un air embarrassé.

—Pourquoi vous cacher de lui, puisque vous n'avez rien à reprocher ? dit alors Léna en s'approchant de Pharold et en s'appuyant avec une sorte de fierté orgueilleuse sur son bras. Il est bon et ne vous blâmera pas d'avoir pitié de ce pauvre malheureux enfant.... Personne ne veut parler ?... Eh bien ! je le ferai, moi, et je dirai toute la vérité.... Oui, Pharold, quelqu'un est venu en votre absence, quelqu'un qui avait vu Guillaume dans sa prison, et il nous a dit de sa part que si l'on voulait aller cette nuit sous sa fenêtre et l'aider à fuir en descellant les barreaux, on le pourrait sans danger, parce qu'on s'est fié à la solidité de ces barreaux et qu'on n'a pas mis de garde en dehors de la prison.

—Et qui a-t-il pu vous envoyer ? demanda Pharold.

—Qui ! répliqua la mère Gay. Eh ! mais.... Breton, le marchand de gibier.

—Breton ! s'écria Pharold. Et vous avez pu ajouter foi à ses paroles. Mais c'est un misérable, un homme qui vit de fraudes et s'enrichit de trahisons !... Comment a-t-il pu venir ici ? ajouta-t-il frappé d'une idée soudaine.

—Il avait rencontré Pierre qui l'avait envoyé à notre ancien campement, répondit Brun. N'y trouvant plus personne, il s'est douté que si nous étions quelque part dans la forêt, ce devait être dans le souterrain, et il y est venu.... Il est possible qu'il soit ce que vous disiez, Pharold, reprit-il, mais je crois qu'en augurant mal de sa visite, vous lui faites tort, car il m'a paru animé des meilleures intentions. Il est allé voir Guillaume parce qu'il avait un peu trempé dans l'affaire en promettant à Pierre de lui acheter les chevreuils et pour voir s'il ne pourrait être utile en quelque chose au malheureux enfant. Il est venu à sa prière, et quant à nous trahir, s'il en eût eu vraiment l'intention, il ne dépendait que de lui de se faire assez bien accompagner pour nous arrêter tous. Je ne veux pas dire qu'épié et poursuivi comme vous l'êtes, vous deviez vous charger de l'entreprise. Je crois au contraire que ce serait une grave imprudence. Mais j'y puis parfaitement y aller à votre place.

—Vous ! dit la mère Gay. Si vous le faites il y a dix chances contre une que vous commettrez de graves imprudences qui gêneront tout, et le seul espoir qui nous reste sera perdu. Il faudra prendre de grandes précautions pour ne pas être

surpris. Breton l'a bien recommandé, et elles ne peuvent l'être que par une personne familière avec les lieux. Or, il n'y a ici que Pharold et moi qui les connaissions bien. Mais moi, je ne compte pas. Si encore j'avais mes bras et mes yeux de vingt ans, je ne dis pas....

Pharold, qui semblait réfléchir, releva brusquement la tête et interrompit la vieille femme.

—C'est cette nuit qu'au dire de Guillaume il faut tenter l'entreprise ? demanda-t-il à Brun.

—Cette nuit, ou au plus tard, la nuit prochaine.

—J'irai cette nuit, repartit Pharold d'un ton décidé. Non pas tout de suite ; j'ai pris des engagements que je dois d'abord tenir ; mais à deux heures. Il faut du reste que Guillaume soit averti de ma venue, et c'est un soin qui vous regarde, mère Gay. Allez sur-le-champ lui porter cette nouvelle. Dites-lui aussi d'observer attentivement les abords de la prison, et s'il avait aperçu quelque chose de suspect, de m'en prévenir en chantant une de ses chansons. Vous-même, soyez sur vos gardes, et, au retour, rendez-moi bon compte de ce que vous aurez vu. Bien que j'aie eu souvent à me plaindre de vous, je ne vous erois pas capable de me trahir.

—Non, non, Pharold, soyez tranquille, dit la vieille femme en soutenant sans trouble le regard scrutateur que le bohémien attachait sur elle. Je ne vous porte pas précieusement dans mon cœur, mais je n'ai encore trahi personne, Dieu merci ! et je ne commencerai pas par vous.

—Allez donc, et à deux heures, soyez revenue ici ; vous m'y trouverez.... Et vous, ajouta-t-il en s'adressant aux bohémiciens groupés autour de lui, souvenez-vous des conseils que je vous ai tant de fois donnés et plus que jamais soyez prudents et unis. Les circonstances sont graves ; le malheur nous accable, la persécution nous enveloppe, et d'un instant à l'autre je puis vous manquer. L'heure de ma mort est proche peut-être.

—Pourquoi nous dites-vous cela, Pharold ? demanda Brun en palissant. De nouveaux dangers vous menacent-ils ?

—Non, répondit le bohémien avec un sourire d'une tristesse navrante. Mais depuis quelques jours de sombres pressentiments me poursuivent. Je ne me reconnais plus moi-même, et l'ombre de la mort serait étendue sur ma tête que je ne serais ni plus triste, ni plus abattu. Est-ce un présage comme Romanichel en envoie parfois à ses élus ? Est-ce une illusion ? je ne sais, car mes yeux se troublent lorsqu'ils veulent devancer la course du temps, et l'avenir se voile devant leur regard ébloui.... J'aurais pourtant voulu vivre pour vous tirer des périls où je vous ai jetés. Mais Romanichel n'abandonne jamais son peuple, et il vous protégera. A bientôt, enfants !

Et laissant les bohémiciens consternés, car il n'en était pas un qui ne vit, comme lui, dans cette tristesse prophétique une menace de danger, et peut-être un présage de mort, il allait s'éloigner lorsqu'il aperçut Léna, qui, atteinte au cœur par ses dernières paroles, s'était retirée à l'écart et plourait silencieusement.

(La suite au prochain numéro.)

GEORGE et LOUISE.

VIII

(Suite.)

C'est ainsi qu'ils arrivèrent sur une file à perte de vue, en blouse, en camisole, en bras de chemise, en sabots, les pieds nus, les cheveux défaits et la fureur peinte dans leurs traits.

Il faisait très-chaud ; j'avais fermé les persiennes, mais je voyais défilér tout de même par les fentes. Tout le village en était rempli. Qu'on se représente notre inquiétude ; heu-

reusement ils n'en voulaient qu'au garde général. Cela formait un grand bourdonnement au loin ; et puis tout à coup nous entendîmes des vitres tomber, des portes s'enfoncer, des cris, des disputes. Ma femme tremblait comme une feuille ; moi je la rassurais, lui disant que cela ne nous regardait pas, qu'on n'attaquait jamais les maîtres d'école. Paul et la petite Juliette dans leur coin, les yeux tout grands ouverts, me regardaient en écoutant. Je me donnais l'air de ne rien craindre, mais à chaque grand coup dans les portes, croyant que c'était en bas, je ne pouvais m'empêcher de trembler, et puis de me pencher dans l'escalier, prêtant l'oreille.

Midi était passé depuis longtemps et l'on n'avait pas eu l'idée de manger. A la fin pourtant, sur les trois heures, je me hasardai d'entr'ouvrir un volet, et je vis les bandes se remettre à défilér vers la montagne. Quelques-uns de ces gens étaient ivres ; mais le plus grand nombre semblaient dans leur état naturel et criaient tout joyeux :

— Tout est déchiré !... Tout est brûlé !... Tout est payé !... Vive Lafayette !...

J'attendis là plus d'un bon quart d'heure ; ils se retiraient, se retiraient toujours.

Ma femme, un peu rassurée, avait dressé la table, avec du pain, du fromage, de la viande froide de la veille, pour les enfants. Nous-mêmes nous avions aussi besoin de reprendre des forces, car la frayeur de voir ces bûcherons, ces charbonniers, ces contrebandiers, ces braconniers, toute cette race terrible de délinquants, tomber dans notre pauvre village, nous avait

bouleversés. Bientôt pourtant, ne voyant plus que des trainards de loin en loin, avant de manger je voulus savoir ce qui s'était passé et je sortis.

La mère de notre voisin, Nanette Bouveret, filait tranquillement sur sa porte, comme d'habitude ; en me voyant, elle s'écria toute joyeuse :

— Ne craignez rien, monsieur Florence, ils sont partis !... Quelle débâcle !...

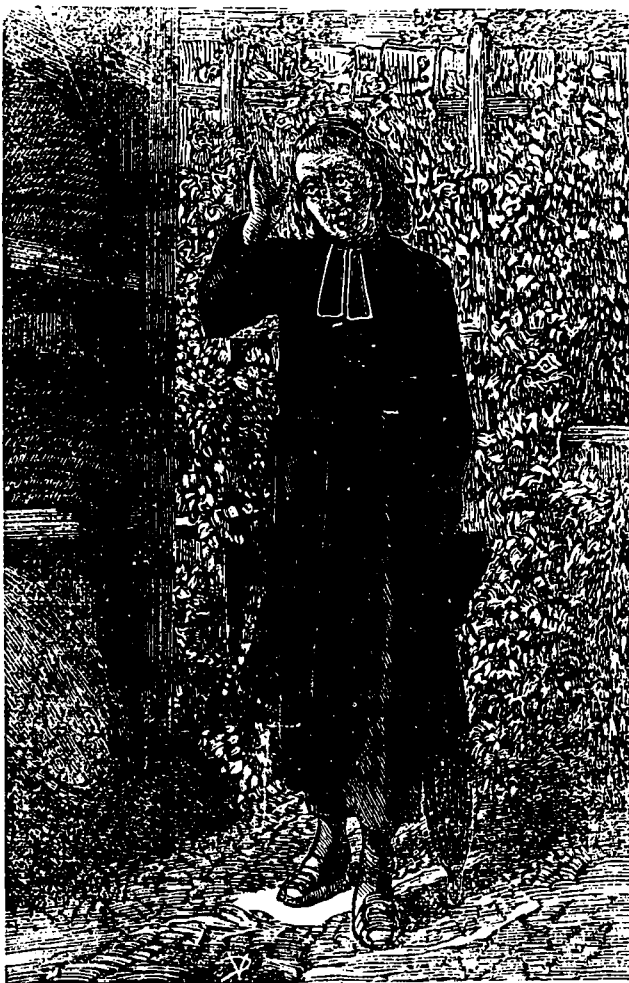
Cette vieille, qu'on appelait " la jacobine " parce que son mari, feu Nicolas Bouveret, avait présidé le club de Saint-Quirin du temps de Robespierre, ne s'étonnait pas de ces choses : elle en avait vu bien d'autres !...

— Ça recommence ! faisait-elle en clignant de l'œil, ça recommence !...

Et sans se faire prier, elle me raconta que la grande presse était tombée chez le garde général.

M. Botte, prévenu à temps, avait pu se sauver en traversant la Sarre, et gagner le bois des Baraques. Mais alors les montagnards avaient cassé les vitres, enfoncé la porte de sa maison, déchiré et brûlé tous les papiers avec une fureur extraordinaire.

Notre maire, M. Jean Rantzau, s'étant présenté pour faire cesser ce pillage, les guens l'avaient rudement secoué, l'appelant calotin et poussant même l'audace jusqu'à lui mettre le poing sous le nez. Il avait eu beaucoup de peine à s'échapper de leurs mains. Enfin, vers deux heures, M. Jacques était sorti de sa maison ; il avait réuni les principaux chefs dans sa cour, leur faisant boire de la bière et manger du fromage, et leur promettant en outre solennellement d'écrire à Lafayette, pour avoir leurs anciens droits forestiers, ce



Quelle faute ! (Page 206, col. 2.)

qui les avait décidés à retourner chez eux.

Voilà ce que me raconta la grand-mère Nanette d'un air tout à fait réjoui, et je puis assurer que les révolutions sont terribles, surtout dans la montagne, où les malheureux dépourvus d'instruction, demandent des choses impossibles et se livrent à tous les excès ; ils n'ont point de religion véritable, car après chaque révolution, lorsqu'ils se croient débarrassés des gendarmes, c'est sur les prêtres et tous les gens d'Église qu'ils crient d'abord, en les humiliant de mille façons.

Ces Daboyens ayant réussi la première fois, pouvaient revenir ; qu'on se figure si cette idée nous réjouissait, par bonheur ils n'en eurent pas le temps, Louis Philippe fut tout de

suite nommé roi des français, par les mêmes députés que Charles X avait voulu renvoyer; et tous ceux qu'on parlait d'arrêter quinze jours avant, reçurent des récompenses: M. Jacques fut nommé maire à la place de son frère Jean, l'épiciier Claudel obtint un bureau de tabac, qu'il demandait depuis longtemps, et Nicolas Guette, quoiqu'il eût crié: "Vive le duc de Reichstadt!" reçut une petite pension de cent cinquante francs, qui calma son enthousiasme pour le fils de l'Empereur.

Je craignais de perdre ma place à la mairie, mais M. Jacques se souvint de mon amitié pour son fils; il me fit appeler et me dit en présence des notables, qu'un homme paisible, instruit, et remplissant comme moi tous ses devoirs, méritait une augmentation, et qu'il allait la demander lui-même au conseil municipal.

Ce fut un grand soulagement pour moi de voir que les choses prenaient une si bonne tournure, et j'en remerciai notre nouveau maire de tout mon cœur. Quelque temps après, on m'accorda cent francs d'augmentation, ce qui me fit du bien.

Les montagnards s'étaient mis à couper les bois de l'État, il fallut envoyer contre eux des troupes et de la garde nationale. M. Jacques dans cette occasion montra un grand courage et se rendit seul à Dabo, pour dire aux rebelles que s'ils continuaient leurs ravages, les trois quarts de leur commune risquaient d'aller aux galères. Mais la plupart ne voulurent pas le croire, ils continuèrent à couper les bois de taillis et de haute futaie sans distinction, entassant dans les hangars, dans les jardins, sous leurs échoppes, des quantités de bûches qui montaient jusque par-dessus les toits, et qu'ils se promettaient bien de vendre plus tard un bon prix.

Alors les troupes et les gendarmes, les gardes forestiers et tous les fonctionnaires chargés de prêter main-forte à l'autorité, entourèrent leurs villages. Il ne fut pas difficile de constater les délits, puisque tout était là, derrière les baraques; ces gens furent arrêtés en masse et conduits à Nancy; ils y restèrent plus d'un an dans les prisons, et passèrent ensuite en cour d'assises; les principaux, ceux qui avaient déchiré et brûlé les papiers du garde général, allèrent à Brest, à Toulon; les autres, coupables seulement d'avoir pris du bois dans la forêt, furent renvoyés chez eux, mais ruinés de fond en comble; ces malheureux se firent contrebandiers, braconniers; au lieu d'être de bons paysans, ils devinrent des bandits.

Voilà le monde!

Les plus à plaindre en ce temps étaient les curés; on en voyait à peine deux ou trois sur la route, avec leurs robes noires et leurs tricornes, que d'un bout de la vallée à l'autre partaient des "Coûa!... coûa!... coûa!..." qui n'en finissaient plus; hommes, femmes, enfants, tous les travailleurs des champs déposaient la pioche ou le râteau, et les mains devant la bouche, imitaient les cris des corbeaux avec fureur.

Allez donc dire après cela que la religion a beaucoup d'influence, et que les curés soutiennent les gouvernements! Moi, sans être bien malin, je crois que si le gouvernement ne soutenait pas nos curés et nos évêques, ils feraient tous maigre chère et que beaucoup quitteraient bientôt le métier. C'est triste, c'est malheureux, car la vraie religion est un grand bienfait; mais il faudrait être aveugle, et n'avoir jamais vu de révolution, pour ne pas savoir que le chapeau d'un simple gendarme

fait plus d'effet sur nos paysans, que toutes les soutanes du diocèse.

M. Jannequin s'en plaignait un jour amèrement. Nous revenions d'un baptême, et comme je l'aidais à se débarrasser de ses ornements dans la sacristie, nous voyant seuls, il me dit:

—Oh! mon cher monsieur Florence, quel malheur! Je pensais finir ici paisiblement ma carrière; je n'avais fait de mal à personne, j'avais même fait quelque bien, et me voilà peut-être encore forcé de retourner bientôt en émigration. Mais je ne partirai pas... non... il faudra qu'on me tue!

—Mon Dieu, monsieur le curé, lui dis-je, touché profondément de sa peine, personne ne vous en veut; il faudrait avoir bien mauvais cœur pour ne pas vous aimer.

—Ah! fit-il, vous n'entendez pas les cris de haine qui nous poursuivent!... La France n'est plus catholique... elle ne croit plus!...

Et s'animant:

—Quelle faute!.. Quelle faute!.. s'écria-t-il, et quelle leçon!... Quand la religion doit servir de marchepied à l'ambition de quelques êtres insatiables; quand elle devient un moyen d'abrutissement et de servitude pour le peuple, et de domination pour un ordre abhorré de tous les cœurs honnêtes, alors ces réactions épouvantables sont justifiées, et les malheureuses victimes telles que nous n'ont pas même le droit de se plaindre, parce qu'on les a rendues complices d'iniquité.

C'est ce que me dit ce brave homme, et j'ai retenu ses paroles mot à mot, car longtemps après j'y pensais encore, plaignant nos malheureux curés, et rejetant la colère du peuple sur les missions, sur les congrégations, sur les cérémonies publiques de toute sorte qu'on nous avait forcés de suivre depuis quinze ans, et que M. Jacques, devenu maire, appelait "de la comédie!"

Mais ces choses sont passées; espérons qu'elles ne reviendront plus.

IX

Après ces grandes secousses, durant quelques années il ne fut plus question que de s'enrichir de toutes les manières. Alors jusqu'au fond des montagnes, au lieu des anciennes foires, où les ménagères se rendaient une fois l'an, pour acheter les provisions de leurs ménages, des commis voyageurs par centaines arrivaient de Paris, de Nancy, de Strasbourg, vendant de tout et faisant crédit à ceux qu'ils jugeaient capables de payer dans quelques mois. On aurait dit qu'ils avaient absolument besoin de se débarrasser coûte que coûte de leurs marchandises. Et puis on fonda des journaux, des revues, qu'on appelait utiles, sur l'agriculture, sur le commerce, sur l'industrie, sur l'éducation. Tous les messieurs des villes s'inquiétaient de notre bien-être, de nos progrès et nous donnaient des conseils, qui leur rapportaient plus d'argent qu'à nous. On établit de nouvelles fabriques dans nos vallées: tissages, forges, verreries, faïenceries, tout marchait ensemble.

Les frères Rantzau, plus ennemis que jamais, mais tous deux actifs, hardis, entreprenants, avaient des actions dans toutes les nouvelles usines, jusque du côté de Schirmeck; ils s'enrichissaient de plus en plus. M. Jacques fut bientôt du

conseil d'arrondissement ; M. Jean ne voulut rien être, s'étant déclaré pour les rois légitimes et les droits de notre sainte Église. On ne savait lequel des deux frères était le plus riche, et les fainéants se disputaient chaque soir au cabaret sur ce chapitre.

George et Louise revenaient d'année en année de leur collège et de leur pension avec des prix en quantité ; c'étaient les plus beaux jeunes gens et les plus riches du pays. Tous les deux me conservaient leur affection, je voyais passer Louise en chér à banos avec son père, toujours plus gracieuse et plus belle ; et George à cheval, les épaules carrées, le grand nez en bec d'aigle, ses cheveux noirs un peu crépus, ébouriffés, me criait chaque fois, en passant au galop :

—Bonjour, monsieur Florence.

Il était fort et hardi comme son père, c'était le même homme, avec trente ans de moins. Quelquefois il s'arrêtait à ma porte, pour me demander des nouvelles de ma santé. Louise m'envoyait des petits présents, des paniers de fruits, du raisin et même d'excellentes confitures qu'elle avait pris la peine de faire elle-même. Je voyais que ces deux braves enfants m'aimaient bien ; ils ne m'oubliaient pas comme tant d'autres.

Mes enfants grandissaient aussi ; Paul avait d'heureuses dispositions, mais je ne savais à quoi le destiner, n'ayant pas de fortune. Depuis longtemps c'était mon tourment, lorsque M. Jacques, devinant sans doute à ma tristesse les pensées qui m'occupaient, me dit un soir que nous étions assis tous les deux à la mairie, lui pour me donner des ordres et moi pour les remplir :

—Monsieur Florence quel âge a donc Paul ?

—Quatorze ans bientôt, monsieur le maire.

—Quatorze ans.... Et que voulez-vous en faire?... il faut y songer d'avance.

—J'y pense tous les jours, malheureusement je n'en sais rien, car pour toutes les carrières on a besoin d'argent, et ..

—Bah ! fit-il, cet enfant ne manque pas de moyens... Vous êtes content de lui ?

—Depuis le départ de George, lui répondis-je, je n'ai pas eu de meilleur élève.

Il se leva, fit un tour dans la salle, regardant le plancher, les mains croisés sur le dos, et puis s'arrêtant tout à coup :

—Eh bien, dit-il brusquement, il faut tâcher de lui faire obtenir une bourse à l'école normale de Nancy : comme instituteur, vous avez des droits ; moi, comme maire et membre du conseil d'arrondissement, je ne manque pas d'influence. Le jeune homme étant un bon sujet, se recommande aussi lui-même. Qu'en pensez-vous ?

—Monsieur le maire, lui répondis-je les larmes aux yeux, je ne puis vous exprimer toute ma reconnaissance pour....

—Alors vous acceptez ?

—Mon Dieu, c'est tout ce que je désire.

—Bon, dit-il, c'est donc entendu. Nous avons une grande réunion à Sarrebourg la semaine prochaine, le conseil d'arrondissement vote les centimes additionnels pour l'instruction primaire ; je mettrai la chose en avant, et si c'est nécessaire j'écrirai à notre député ; il a besoin de moi pour les nouvelles élections, l'affaire marchera !

C'est tout ce qu'il me dit. J'en étais bien ému. Je voulais

le remercier encore de ses bonnes intentions, mais il avait un caractère brusque et me dit :

—Cela suffit, mon cher monsieur Florence. Je veux m'employer en faveur de Paul, parce que c'est un bon sujet, et puis pour vous rendre service ; vous le méritez sous tous les rapports.

Il sortit en me serrant la main.

Six semaines après, je vis qu'il avait le bras long ; tout ce qu'il m'avait annoncé réussit ! M. l'inspecteur Pitte, à son passage, ayant interrogé mon fils sur la grammaire, sur l'histoire et la géographie, parut satisfait ; et bientôt M. Jacques lui-même vint m'annoncer que Paul était admis à l'école normale avec une bourse complète, ce qui me combla de joie. Je n'aurais jamais cru que cet homme rude me portât tant d'intérêt. Mon seul chagrin était de ne pouvoir lui rendre quelque grand service, proportionné à ma reconnaissance ; oui, j'y rêvais souvent, mais sans en découvrir le moyen.

Paul partit à la fin des vacances et je n'ens plus à m'inquiéter de son avenir, car monsieur l'inspecteur, à chacune de ses tournées, me faisait compliment de son intelligence et de sa bonne conduite ; j'étais le plus heureux des hommes.

Ma pensée se reportait alors vers Juliette, qui venait d'atteindre ses douze ans, et qu'il fallait aussi pourvoir ; lorsqu'une inquiétude s'en va, tout aussitôt une autre arrive. Mais grâce au ciel, ce nouveau tourment devait aussi avoir son terme. L'industrie s'étendait de plus en plus, et vers ce temps arrivèrent au pays des entrepreneurs de broderie, avec les modèles, les étoffes et le fil nécessaires à ce travail délicat, promettant aux jeunes filles qui réussiraient le mieux un salaire convenable, cela pouvait aller jusqu'à trente et même trente-cinq sous par jour ; seulement il fallait être bien habile, avoir de bons yeux et du goût aux travail.

Juliette réussit l'une des premières, et dès lors je fus tranquille.

Mais le commerce et l'industrie auraient fait bien d'autres progrès chez nous, si nous avions eu de bons chemins pour les voyageurs et la marchandise. Malheureusement sous Charles X et Louis XVIII on n'avait pensé qu'à la plantation des croix de missions, aux processions, aux expiations, à la loi du sacrilège, au droit d'aînesse, en abandonnant tout le reste à la grâce de Dieu. De sorte que les chemins étaient pleins de trous et de fondrières, où l'eau croupissait des semaines et des mois. Pas un de nos paysans, qui s'embourbaient chaque jour dans ces mauvais chemins jusqu'aux essieux, et qui se voyaient forcés de traîner leurs chevaux par la bride, pour en sortir, pas un n'aurait eu le bon sens de jeter dedans quelques pelletées de terre et de cailloux ; non, ils auraient craint de faire plaisir au prochain.

Les voitures de marchandises pesantes, telles que la terre de Champagne et le sable, nécessaire pour la fabrication du verre et des creusets, restaient souvent au beau milieu du village une partie de l'hiver, enfoncées dans des trous tels que ni chevaux ni bœufs ne pouvaient les en sortir ; il fallait attendre le printemps ! Et que de fois les pauvres commis voyageurs, dans leur calèches à moitié détraquées par les mauvais chemins, ne se sont-ils pas emportés contre nous, criant que nous étions abandonnés de la raison, et même du sentiment de nos intérêts les plus clairs. Ce qu'ils disaient ou rien c'était la

même chose ; car nos curés, revenus de leur grande peur de 1830, bien loin de prêcher qu'il faut s'aider les uns les autres à sortir de la bourbe et de la crasse, disaient en chaire que cette état nous préservait de la corruption du siècle ; que c'était un bienfait du ciel de n'avoir pas de routes ; qu'il valait mieux être misérables que damnés.

Enfin cela durerait encore, si dans ce temps toute la France ne s'était mise à faire des chemins vicinaux, et si les Alsaciens nous donnant l'exemple, en se dépêchant d'ouvrir des voies de communication avec leurs voisins, ne s'étaient attiré tout notre commerce.

Alors comme ils s'enrichissait à nos dépens, quelques-uns pensèrent qu'il ne serait pas mauvais de suivre leur exemple, et de faire aussi des routes par la montagne.

M. Jacques se déclara le premier, disant qu'il nous fallait un bon chemin vicinal pour aller à la justice de paix, à la halle aux grains, au tribunal, à la sous-préfecture ; que c'était indispensable et que chacun devait y contribuer pour sa part.

M. Jean comprenait ces choses aussi bien que son frère, cela tombait sous le sens commun, et lui-même étant riche, ayant beaucoup à vendre, devait y trouver un grand avantage ; mais il suffit que Jacques en eût eu l'idée pour le décider à se déclarer contre.

—M. le maire, disait-il d'un air moqueur, ne veut plus que des chemins, il lui faut toujours des chemins ! Quel intérêt peut-il donc avoir à nous imposer des prestations, des corvées, des centimes additionnels ? Il veut se faire bien venir du gouvernement ; il veut attraper la croix !

Ainsi de suite.

Ces paroles de M. Jean couraient le village ; et comme les ignorants, les êtres irréflechis sont en majorité partout, il eut tout de suite avec lui la plupart des membres du conseil municipal.

M. Jacques n'en dressa pas moins son plan, et dès les premiers beaux jours, un dimanche, il convoqua le conseil, dont j'étais assistant comme secrétaire de la mairie.

C'est ce jour-là, sur les deux heures de l'après midi, dans la grande salle en haut, qu'il fallut entendre les cris d'indignation contre le projet. C'est alors qu'il fallut voir se lever le grand charbon Dominique Bokion, son gros poing sur la table et les yeux enflammés, criant que les bois du comté de Dabo étaient à nous, qu'il fallait les conserver pour nous ; que si l'on établissait un chemin, ceux de Sarrebourg, de Blamont et de plus loin, jusqu'au fond de la Lorraine, viendraient chercher notre bois, nos planches, nos bardeaux et nos madriers ! Que le bon bois de charme, qui fait les meilleures roues, les meilleures échelles et les meilleures charrues, irait ailleurs ; que le foin, la paille, l'avoine suivraient la même route ; que nous n'aurions plus de viande, plus de beurre, plus d'œufs, plus de légumes, puisqu'on les vendrait sur les marchés de Lorquin et de Sarrebourg ; et que les commis voyageurs viendraient encore en plus grand nombre, nous vendre de mauvais drap, de mauvaises toiles de coton, de mauvais outils fabriqués à la mécanique, de mauvaise eau-de-vie, en emportant notre bonne marchandise : notre bon kirsh, nos bons outils forgés sur l'enclume, notre bon fil de chanvre, filé par les ménagères, et notre bonne toile, tissée par nos tisserands et qui dure vingt fois plus que l'autre.

Il était furieux ; tous les membres du conseil lui donnaient raison, excepté l'épicier Claudel. M. Jacques, à chaque mot, voulait l'interrompre, criant :

—Et l'argent !... et l'argent !... Si l'on emporte la marchandise, on apportera de l'argent. Notre pays a trop de bois, le bois sèche sur pied... nous n'avons pas assez d'argent...

Personne ne voulait l'entendre ; on trébuchait, on criait :

—Pas de chemin !... Pas de corvées !... Pas de centimes additionnels !... non... non !... Nous sommes bien, il ne faut pas changer... Les autres veulent entrer chez nous... il faut leur fermer la porte... nous avons assez de chemins comme cela !...

Moi, dans mon coin, derrière le pupitre, j'admirais le courage de M. Jacques, qui faisait face à tous ces êtres furieux, disant :

—Mais nous vou'ons donc rester des sauvages ? Quand tous les départements voisins se civilisent, nous voulons donc toujours vivre comme des loups, dans nos bois !...

Et la fureur redoublait.

—Nous ne sommes pas plus des loups que les autres, criaient les plus indignés ; nous voulons conserver notre bien, nous ne voulons pas être volés !

Ce jour-là M. Jacques ne put rien obtenir, pas même d'être entendu. A cinq heures du soir l'affaire n'était pas plus avancée qu'à deux heures.

M. Jean en apprenant cela fut content.

(La suite au prochain numéro.)



Biscuits Purgatifs Parisiens

Le meilleur Remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête.

Etc., Etc., Etc.

A vendre dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires

PICAULT & CIE.,

76 RUE NOTRE-DAME, Coin de Bonsecours, Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1359 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.